

## Introduction

# Le commencement, le mémorialiste et l'historiographie

« C'est à la France seule qu'il incombait de contenir le Reich [...] Notre politique avait [...] cherché [...] un refuge dans la Société des Nations. Mais l'Allemagne se gonflait de menaces. Hitler approchait du pouvoir. »

Charles de Gaulle, *Mémoires de Guerre*, t. 1, *L'Appel. 1940-1942*, Paris, Plon 1954, p. 3.

« Mais, en janvier 1933, Hitler devenait le maître du Reich. Dès lors, les choses ne pouvaient que se précipiter. Faute que personne proposât rien qui répondît à la situation, je me sentis tenu d'appeler à l'opinion... »

*Ibid.*, p. 6.

« Je fis, d'abord, alliance avec André Pironneau, rédacteur en chef de *L'Écho de Paris*, puis directeur de *l'Époque*. Il [...] publia quarante articles. »

*Ibid.*, p. 12.

Ces trois citations brèves font une seule séquence des événements européens et des actes de Charles de Gaulle : les quelques pages qui les séparent dans les *Mémoires de Guerre* résument en deux exposés intermédiaires ses considérations circonstanciées et morales, et son projet militaire et subsidiairement politique, sans rompre l'immédiateté événementielle de leur enchaînement. Les deux premières ne sont pas un simple rappel historique car le mémorialiste s'y livre : l'une fonde son diagnostic, d'une abdication des responsabilités nationales ; l'autre énonce, et date, la délibération de sa célèbre campagne pour l'armée de métier. Ont-elles été lues avec assez d'empathie ou d'attention ? Ou bien le face-à-face implicite de Charles de Gaulle et Adolf Hitler a-t-il paru une reconstruction emphatique, justifiant un survol indifférent des pages subséquentes par les biographes ? Ce survol s'est-il, par pente naturelle, étendu aux indications plus factuelles de cette introduction des *Mémoires de guerre* : la dernière phrase citée, « je fis... alliance... », en tête d'un bref paragraphe, serait-elle

anodine comme un détail inutile dans le tableau des années trente et de la marée hitlérienne ?

À l'indication précise du mémorialiste : « Je fis, d'abord, alliance... », avec le « d'abord » qui la souligne, fait écho, comme murmurant une réserve, la paraphrase de son premier biographe *post-mortem*<sup>1</sup> : « Il “fit alliance”, dit-il dans ses *Mémoires*... » C'est nous qui soulignons le « dit-il », que ses phrases suivantes rendent restrictif<sup>2</sup> : notre livre, qui part de cet écart, témoigne qu'il ne s'agit pas que de mots et que cette piste des premiers temps n'a pas été suivie<sup>3</sup>. Et que, parce que son *De Gaulle* monumental a, de surcroît, le mérite d'avoir été pionnier, cette distance a fait jurisprudence historiographique.

L'inadvertance littéraire n'est pourtant pas le style de Charles de Gaulle. Ce qui nous conduit à insister sur cette troisième citation : la piste qu'il ouvre en parlant d'*alliance* n'a de sens que stratégique sous la plume d'un penseur militaire, qu'était le jeune officier supérieur, et d'un politique, qu'il devint à cette date – début 1933 – et par ce fait. Elle n'a jamais été explorée dans toute cette force par l'historiographie. On se gardera d'y réduire tout le gaullisme du commencement ; mais on verra qu'elle est la clé pour en déchiffrer les lignes.

Gaullisme précurseur : avant le nom mais déjà en toute substance. Le justifier appelle moins de longue problématique qu'on ne serait tenté de le craindre (mais nous y reviendrons plus longuement en conclusion, à la lumière récapitulative de ce qu'on fait apparaître dans ce livre). Le gaullisme n'est pas un grand « *isme* » de doctrine, quoique de Gaulle en eût une. Les historiens aussi bien que le public cultivé peuvent en résumer la cohérence avec les marges d'interprétation qui sont d'usage. En revanche la première phrase citée, plaçant la France devant le choix crucial que nul n'assumerait à sa place, dans le jeu froidement réaliste des nations, définit le gaullisme le plus constant : celui qu'on retrouve immuable, dix ans plus tard à la conférence d'Anfa, trente ans plus tard devant l'Alliance atlantique. Mais il n'y eut pas de gaullisme sans gaullistes. Les premiers sont bien arrivés, « avant », dans ces heures fondatrices : André Pironneau, puis Jean Auburtin, Gaston Palewski, et d'autres... Et, si la souche de Pironneau n'était certes « pas de gauche », ces déjà « compagnons » furent d'une diversité suffisamment ouverte pour être aussi précurseurs d'une image du gaullisme<sup>4</sup> : « ni de droite, ni de gauche<sup>5</sup> ».

1. Jean LACOUTURE, *De Gaulle*, t. 1 : *Le rebelle*, Paris, Seuil, 1984, p. 238.

2. On les cite plus longuement au début du chap. 1.

3. À défaut d'une lecture des articles et d'une interview de Thérèse Pironneau, ses archives semblent avoir été plus fournies (dont une correspondance avec Reynaud?) que ce que nous avons consulté.

4. « Compagnon » : ce symbole du gaullisme est appliqué à André Pironneau par le général, écrivant à sa veuve le 4 décembre 1948 : « Il fut mon bon compagnon... »

5. On trouve déjà cette formule dans un éditorial signé Pironneau, mais manifestement coécrit, dans *L'Écho de Paris* du 14 août 1936.

L'historien ne peut certes se contenter de suivre les mémoires d'un acteur ; surtout de premier plan, car le bon sens nous fait percevoir qu'il peut être plus que tout autre tenté d'éclairer les faits et son action à sa convenance, subjective dans la moindre hypothèse critique. Et ses phrases citées plus haut montrent un de Gaulle brassant large en se plaçant dans le tableau dramatique des années 1932-1933 tel un protagoniste – cette désignation comme acteur du premier rang est de lui – devant l'irruption hitlérienne ; à une époque où pourtant il n'était que peu : « si minces », dit-il, « que fussent mon importance et ma notoriété<sup>6</sup> ». Mais le recul critique de l'historien peut-il être indifférence de principe ? Les biographes semblent avoir évité de relever cette présentation, fût-ce pour se demander si elle traduisait un excès de conscience de soi du mémorialiste. Était-ce par gêne inconsciente devant ce qu'ils craignaient être une emphase ? Alors que, à bon droit, ils ne se sont pas privés de consigner les traits de son assurance de jeunesse. Ici, il eût fallu examiner les pistes désignées, telles qu'elles campent le modeste officier qu'il était devant l'irruption hitlérienne ; donc les suivre jusqu'au point où les sources auraient permis soit de les invalider, soit de les confirmer, à moins que ce ne fût de les nuancer.

L'évitement de ce passage mettant tout comme en scène, induisait le risque connexe que cette lecture rapide et indifférente fût étendue à toute la séquence des faits et des actes gaulliens dans cette période somme toute longue même si elle n'est dans les mémoires qu'un bref prologue : deux grandes années, de 1932 à la parution du livre *Vers l'armée de métier* (mai 1934) ; sur les quatorze que couvre le mémorialiste ; alors que ces temps initiaux sont fondateurs. Au vu des pistes que nous avons suivies parce qu'elles étaient indiquées, et de ce qu'ont dévoilé les sources, il nous est apparu que l'historiographie disponible avait bien, faute de les avoir saisies, un segment aveugle sur ce moment clé ; et que ce défaut compromettrait le déchiffrement satisfaisant d'une période plus longue, couvrant l'ensemble des années trente.

La littérature historique sur Charles de Gaulle est évidemment trop profuse pour se prêter à un bilan exhaustif. L'historiographie utile que nous citerons est celle qui oriente la connaissance très généralement reçue comme valide, que ce soit par le public cultivé aussi bien que selon les critères de l'Université. Les biographes sont naturellement au premier rang : Jean Lacouture est plus qu'un autre celui de référence, par le double fait de son talent de journaliste et historien, et de son antériorité ; sans préjudice de contributions plus anciennes, autres que biographiques, sur des aspects ponctuels – on pense pour le présent sujet à celle de Françoise Mayeur sur une relation ponctuelle avec le journal démocrate chrétien *L'aube*<sup>7</sup>, et à

6. *MG* 1, p. 12.

7. Françoise MAYEUR, *L'aube. Étude d'un journal d'opinion*, Paris, Colin, 1996, p. 112-113.

d'autres qu'on citera plus loin ; ni de ceux, Paul-Marie de La Gorce, Henri Lerner, Éric Roussel, qui ont, après lui, essayé de varier ou approfondir l'éclairage ; comme, tout récemment, la biographie encore nouvelle due à Julian Jackson. Il appartenait moins aux maîtres replaçant le gaullisme dans l'histoire la plus large de reprendre toutes les pièces de la quête archivistique ; comme l'écrit Serge Berstein, dont l'*Histoire du gaullisme* est désormais un classique : « Il n'est pas question d'écrire une nouvelle biographie... » ; alors que, pour l'essentiel, on a peu à attendre qui soit factuellement neuf sur les décennies de cette vie sous le regard public. Cette raison vaut aussi bien pour *La religion gaulliste* de Gaetano Quagliariello, d'un éclairage élargi joliment ouvert par un « De Gaulle et le gaullisme vus d'Italie » ; que pour le récent essai interprétatif de Michel Winock sur l'homme historique ; et celui de Jean-Paul Cointet sur de Gaulle, soldat en politique, qui accorde une juste place aux années trente<sup>8</sup>. Et les contributions de l'ouvrage collectif *De Gaulle du militaire au politique*, dont beaucoup sont fondamentales, ne pouvaient non plus, par la nature d'un colloque, remettre en chantier ce qui paraissait n'avoir plus à l'être<sup>9</sup>.

Pour ces raisons, c'est, sur les temps un peu plus obscurs qui nous intéressent ici, l'historiographie la plus ancienne qui a creusé le *Talweg* d'une factualité apparente qu'on a peu réexaminée depuis.

On la résumera donc à partir de Lacouture, qui l'a balisée : à un point de maturation de sa pensée, qu'il approfondit au Secrétariat général de la Défense nationale (SGDN), le lieutenant-colonel de Gaulle lance, après quelques ballons d'essais dans les revues, une bataille doctrinale en publiant en mai 1934 son livre *Vers l'armée de métier*. Le cheminement de sa pensée stratégique, qui y conduit, fait l'objet d'un long questionnement du biographe, qui enchaîne ensuite sur les années 1934-1935 : réactions favorables ou hostiles, inertie du commandement, recherche d'un levier politique, introduction auprès de Paul Reynaud par Jean Auburtin et autres démarches... Cet amont historique et cet aval consacré aux remous affrontés noient l'éclairage apporté par de Gaulle sur l'année charnière que fut 1933 ; et sur l'urgence plus large qui pour lui en découlait. Cette année n'apparaît que contexte dans Lacouture, qui en sort instantanément par le bilan : « 1934-35-36 : c'est la débâcle de toutes les espérances "briandistes" » (etc.). Alors que le mémorialiste part de ce diagnostic comme fondant son action un an plus tôt : bel et bien dès 1933. Le brouillard s'étend par là aussi sur la fonction stratégique d'André Pironneau – dont les articles n'ont été

8. Paul-Marie DE LA GORCE, *De Gaulle*, Paris, Perrin, 1999 ; Éric ROUSSEL, *Charles de Gaulle*, Paris, Gallimard, 2002 ; Henri LERNER, *De Gaulle tel qu'en lui-même*, Paris, Autres Temps, 2009 ; Serge BERSTEIN, *Histoire du gaullisme*, Paris, Perrin, 2001 ; Gaetano QUAGLIARIELLO, *La religion gaulliste*, traduction française : Paris, Perrin, 2007 ; Julian JACKSON, *De Gaulle. Une certaine idée de la France*, Paris, Seuil, 2019 ; Michel WINOCK, *Charles de Gaulle. Un rebelle habité par l'histoire*, Paris, Gallimard, 2019 ; Jean-Paul COINTET, *De Gaulle. Portrait d'un soldat en politique*, Paris, Perrin, 2020.

9. *Charles de Gaulle du militaire au politique. 1920-1940*, Paris, Plon, 2004.

lus par aucun autre auteur auparavant ni depuis (sauf exception ponctuelle hors du sujet<sup>10</sup>) : nous verrons que sa campagne pour de Gaulle commence le 8 mars 1933, cinq semaines après l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

Si le gaullisme d'« avant » est celui, encore plus étonnant de lucidité, que retrace l'implicite des *Mémoires de Guerre*, nous arrivons à un enjeu second. Les pièces examinées dans ce livre permettent d'avaliser plus largement les pages du général sur les années trente comme résumé scrupuleux de ce qu'elles retracent, dans l'esprit exact de leur présentation. On sait quelles polémiques, contre une supposée reconstruction, ont soulevées telle de ses notations factuelles, par exemple sur l'aviation : on y reviendra car notre source les dément sans appel. Au terme de notre travail, nous n'apercevons, à défaut d'inexactitude au plein sens, qu'une omission pouvant être délibérée dans ce premier chapitre des *Mémoires* : l'absence d'Henri de Kerillis. Son cas est connu et confirme *ipso facto* que le silence à son égard n'est en rien une volonté d'occultation. Il soutint bien de Gaulle dans la période dont nous traitons (dans un rôle de second temps, que nous préciserons) ; et il eut le mérite d'être un gaulliste de 1940. On comprend que le général ait eu la pudeur de fuir ce qui aurait demandé réponse à un homme qu'il avait appelé le Barrès et l'Albert de Mun de la France libre<sup>11</sup> – références pour lui sans égales – et dont le fils était mort dans ses rangs, mais qui dérivait hors de raison de 1943 à 1945. On le voit dans sa répartition, limitée à deux mots excluant le sujet, à un journaliste citant son *De Gaulle dictateur* dans une conférence de presse de 1947<sup>12</sup>. Devait-il s'impliquer par une mise au point dans une polémique<sup>13</sup> ?

On doit approfondir les raisons intellectuelles de cette lacune de l'historiographie. Non pour déprécier la somme pionnière de Lacouture, qui l'a scellée ; mais précisément à la mesure de son apport, qui nous aveugle sur cet angle mort. Son repérage permet de comprendre quelles pistes ont été fermées. La découverte exhaustive des articles d'André Pironneau a été pour nous un point de départ. Reconnaissons que l'auteur de ces lignes

10. Les exceptions sont d'auteurs n'écrivant pas sur le sujet même de Charles de Gaulle, et de livres au public restreint : Ladislav MYSYROWICZ, *Autopsie d'une défaite. Origines de l'effondrement militaire français de 1940*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1973 (lecture d'une dizaine d'articles, de 1934 au début de 1935 : moins du cinquième de l'ensemble) ; et Philippe CHAMPY, cité dans l'avant-propos de ce livre.

11. *LNC*, 5 juillet 1942.

12. Charles DE GAULLE, *Discours et messages*, \*\*, *Dans l'attente. 1946-1958*, Paris, Plon, 1990, p. 63.

13. Les descendants cités d'Henri de Kerillis le sont par sa fille, son fils étant mort dans les commandos de la France libre. Ils conservent aussi légitimement le grand souvenir de leur ancêtre patriote que celui de leur père et grand-père le commandant Charbonneau, compagnon de la Libération, décédé prématurément, qui était inébranlablement fidèle au général de Gaulle. Notre interview ancienne (25-10-1993), sur un tout autre sujet, de Jean Legendre, un des principaux collaborateurs de Kerillis, nous a permis d'avoir un avis discret mais déchiffrable sur ses aberrations de 1945 ; elles sont confirmées par une correspondance d'octobre 1944 d'André Pironneau.

introductives ne peut se prévaloir que du hasard : il ne les a abordés que pour répondre à une demande exogène de Gilles Le Béguec sur un sujet connexe mais autre, relevant de l'histoire des réseaux politiques<sup>14</sup>. Sans ce hasard, nous n'aurions fait, si nous avions eu à y faire allusion, que la même chose que tous les collègues historiens qui ont répété le chiffre indiqué par les *Mémoires de Guerre* : les « quarante articles de fond qui rendirent le sujet familier ». Qui traite une histoire semblant balisée n'est pas tenu d'en reprendre toutes les pièces ; *a fortiori* celles des segments connexes qui peuvent être innombrables dans la très longue histoire de Charles de Gaulle.

Les mêmes biais se retrouvent dans la conséquence paradoxale de la reconstitution des réseaux partant du colonel Mayer, dont nous sommes redevables à Henri Lerner, après Lacouture<sup>15</sup> : l'arborescence partant de ce vieil et précieux ami non-conformiste de de Gaulle est si impressionnante qu'elle a accru l'ombre trop longtemps persistant sur ceux d'André Pironneau. Ou, de la part de Ladislas Mysyrowicz, cité ci-dessus en note comme exception ayant partiellement dépouillé les articles de *L'Écho de Paris*, dans l'abstention de leur lecture pour l'année clé 1933 : ceux qui allaient de 1934 au printemps 1935 (à côté d'un nombre impressionnant d'autres auteurs et revues militaires), suffisaient à son sujet, qui n'était ni de Gaulle ni Pironneau. Ou dans la surinterprétation en chaîne (par d'autres qu'elle) de l'article anonyme du futur grand homme découvert dans le journal démocrate chrétien *L'aube* par la thèse de Françoise Mayeur dès 1966<sup>16</sup>. Ou dans l'attribution exclusive à Jean Auburtin de l'accès du lieutenant-colonel de Gaulle à Paul Reynaud. Sur cet effet d'ornières, contraignant les roues du char historiographique à suivre une piste déjà tracée, nous reviendrons dans le corps de ce livre puisque c'est leur identification qui a ouvert de nouvelles voies à cette recherche.

Les sources étaient pour certaines fort accessibles (particulièrement depuis la numérisation par Gallica des principaux titres de la presse tombée dans le domaine public) ; à commencer par ce dont la découverte a été le déclencheur de notre recherche : les éditoriaux et articles de Pironneau dans *L'Écho de Paris* puis *L'Époque* (beaucoup plus de quarante en fait concernant de près ou de loin la campagne gaulliste). Pour en évaluer le tranchant, particulièrement sur l'information concernant l'Allemagne, nous avons

14. Voir l'avant-propos de Gilles Le Béguec à ce livre.

15. Jacques SCHAPIRA et Henri LERNER, *Émile Mayer. Un prophète baillonné*, Paris, Michalon, 1995. Henri LERNER, *De Gaulle tel qu'en lui-même*, Paris, Autres Temps, 2009.

16. Avant Lacouture, l'amplification de sens apparaît dans le livre de Jean TOUCHARD, *Le gaullisme. 1940-1969*, Paris, Seuil, 1978, p. 39-40 (voir fin de notre chap. III). Avant encore, mais sans intention interprétative apparente, MYSYROWICZ (*op. cit.*) voit dans cette enquête ne désignant pas nommément le commandant de Gaulle le début de sa campagne proprement de presse avant qu'il ne se tourne, en 1934, « vers un autre journal catholique mais de tendance diamétralement opposée » : erreur faute de lecture des articles bien antérieurs de *L'Écho de Paris*, remontant au printemps 1933.

procédé à des sondages comparatifs, dans les autres « grands organes de presse », pour employer le terme dont de Gaulle le qualifie : soit les autres titres du « *Consortium* », ainsi que *Le Temps*, *Le Figaro* et *Paris-Soir*; et de moins diffusés, mais non d'intérêt moindre, dont *L'aube*. Des revues marquantes dans le long terme (*Revue politique et parlementaire*) ou du temps (la *Revue des Vivants*, d'Henri de Jouvenel), qui furent un support pour de Gaulle, sont également accessibles sur Gallica. De plus confinées, à un public particulier, sont introuvables à la Bibliothèque nationale : nous avons pu vérifier encore, par une mention erronée, que tel article n'avait pas été lu par l'auteur qui le citait comme pièce concluante – nous le mentionnons sans intention polémique, alors qu'elle ne nourrit qu'un argument discursif secondaire chez cet auteur, mais pour bien restituer le fil de cette recherche : une exhumation ou une restitution.

En regard de cette presse, tout de même concluante pour qui la lit, les archives publiées ou non étaient cruellement fragmentaires. La correspondance connue de Charles de Gaulle pour cette période est celle qui a été publiée dans les *Lettres, notes et carnets*. Mince pour le temps crucial allant de l'automne 1932 à l'été 1934, la publication est dominée, à partir du milieu de 1934, par plus d'une centaine de lettres à Jean Auburtin et à Paul Reynaud; en l'absence de toute correspondance avec Pironneau, qui n'apparaît que fortuitement au détour de quelques missives au second ou à d'autres. Alors que leurs échanges fleuves de notes et d'articles sont attestés par des témoignages indiscutables et par la substance même de *L'Écho de Paris*, nous ne pouvons savoir si tout en a disparu, ou si des lettres ou travaux partagés dorment dans des archives privées de de Gaulle et pourront un jour être communiqués aux chercheurs. Sans remplacer de tels documents, d'autres fonds privés ont suppléé en partie au manque. De l'entourage ou voisinage de Pironneau : général de Castelnau, général Tournès, Henri de Kerillis; elles-mêmes très fragmentaires sur ce qui nous intéresse. Ponctuellement, les archives diplomatiques britanniques publiées – *British Documents on Foreign Policy* – fournissent des recoupements qu'on citera pour leur nouveauté. D'autres fonds publics ou privés exploités de longue date tels que les papiers de Paul Reynaud, ont répondu encore, et là substantiellement, aux questions d'une recherche très spécifique. Les archives publiques du général de Gaulle contiennent quelques pièces intéressantes dans un fonds rétrospectif<sup>17</sup>, dont un mémoire à Reynaud dans lequel de Gaulle livre une pensée brève mais cruciale : on le commentera plus loin (sur les pas de Maurice Vaïsse, qui est le premier à l'avoir fait et à qui on doit également le dépôt des archives du général Tournès). Le plus précieux, mais pas moins fragmentaire, est bien sûr dans les archives d'André Pironneau, qui sont surtout celles de l'homme privé (et de son

17. Archives du chef de l'État, Gouvernement provisoire, AG/3(1)/299.

épouse, toujours immédiatement informée et donc témoin précieux). Si ses éditoriaux et articles y figurent, ses papiers de travail de rédacteur en chef et chroniqueur militaire manquent ; donc aussi tout document échangé avec son allié. À défaut, on nage dans l'étendue impressionnante de ses relations, mondaines, littéraires, militaires, politiques, diplomatiques, internationales ; et l'agenda de réception des Pironneau est une mine directement utile pour mettre en contexte les contacts des deux alliés ; et pour éclairer des échanges politiques qu'on recoupe dans les lettres et articles de de Gaulle, Pironneau, Reynaud, voire dans les interventions parlementaires de ce dernier.

Les sources partant ou tournant autour de Pironneau ne sont certes pas le seul fil conducteur sur un gaullisme précurseur ; mais les autres, archives militaires, diplomatiques, privées, mémoires, etc., sont multiples et étaient déjà connues. Cette introduction n'est donc pas le lieu de leur inventaire : elles seront citées à mesure de leur usage. Nous aurons à rendre hommage aux collègues et amis qui en ont la maîtrise et en corrigent éventuellement la lecture traditionnelle. Puisque notre livre a pour objet la cohérence morale et instrumentale du premier gaullisme, et donc de ses cercles, on évoquera aussi les recoupements sans fin avec ce qui part du colonel Mayer ; y compris d'une correspondance versée en annexe de ses archives, adressée à Lucien Nachin par son ami le général Bourret, qui fut le chef du cabinet militaire d'Édouard Daladier (entre autres) : on y comprend l'implicite de détails déjà connus mais qui peuvent s'éclairer autrement.

Cet aperçu sommaire sans prétention de recensement n'a pour fin que de plaider que les limites de ce livre sont justifiées par ce qu'on y exhume. Pour l'écrire en quelques mots : nous espérons que l'ouverture d'archives éventuelles de Charles de Gaulle de cette époque permette tôt ou tard aux chercheurs d'approfondir, amplifier, préciser, peut-être corriger aussi, la part que les pointillés des sources laissent à l'interprétation. Elle est légitime comme celle des travaux d'histoire antique qui doivent composer avec une documentation trop ponctuelle... mais qui pour eux a moins de chance de s'enrichir dans un avenir proche ou lointain. Nous avons néanmoins pris le parti de ne pas aller au-delà de questions quand on ne peut faire plus qu'examiner les options qu'elles ouvrent. Nous ne tranchons qu'à partir du recoupement de sources décisives.

S'il en est un cas, il s'applique à André Pironneau, dont la source a dicté le plan qu'on annonce ici : c'est par lui, et par sa campagne dans *L'Écho de Paris* (première partie) que nous devons commencer ; car c'est en partant de son rôle, établi dans le sens que lui donnait de Gaulle – mot à mot, jusqu'à un « d'abord » que nous ne banalisons pas – qu'on déchiffre le puzzle de ce commencement. Et qu'on en restitue l'orientation, ancrée dans le rejet de l'illusion briandiste. On se gardera certes de réduire ce que nous appelons le gaullisme précurseur à cette donnée, même primordiale : on examinera (seconde partie) avec quelle maîtrise relative de Gaulle sut mettre en œuvre

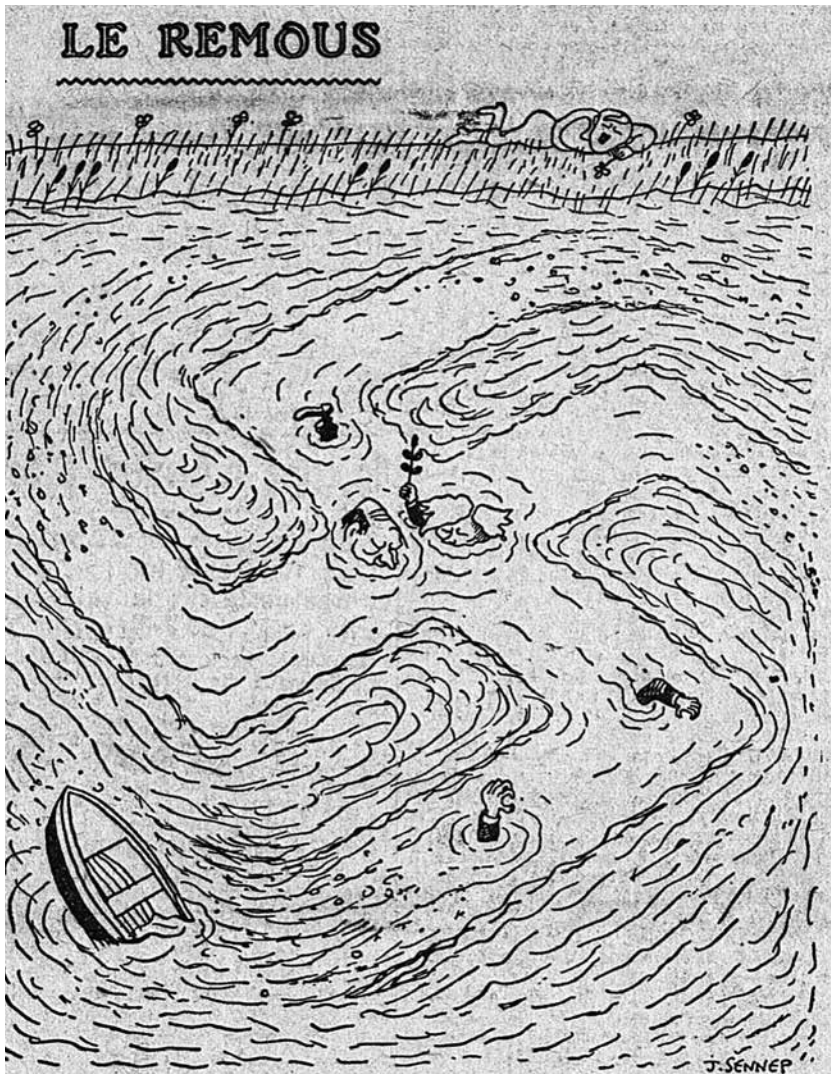


des cercles culturellement et politiquement divers au service de sa cause nationale ; et (troisième partie) l'environnement ambigu – « Le soldat et le politique » pour paraphraser *Le fil de l'épée* – dans lequel il eut à le faire. La quatrième partie, dernière, est naturellement la plus longue : il lui revient de déchiffrer le sens qu'il donnait à sa première entrée en politique et la trajectoire de ce qui fut en quelque sorte un gaullisme de fondation. Nous reviendrons en annexe sur ceux qu'on peut appeler les premiers gaullistes.

Cette introduction à notre matière appelle toutefois un complément, en l'espèce d'un avertissement préalable et méthodique. La plus importante des sources qu'on vient de citer sera réévaluée, au plus haut niveau : nous montrerons au chapitre V que la majorité du texte des « quarante articles » de Pironneau – en fait un peu plus que quarante – dans sa campagne pour « l'armée mécanique » furent rédigés par Charles de Gaulle lui-même ; et qu'ils constituent donc, de lui et sur ce sujet, le fonds le plus considérable d'inédits (l'équivalent de près de cent cinquante pages d'éditeur) – inédits au sens où ils n'ont jamais été signés, ni publiés sur autre support qu'un périssable journal, jamais lu par la suite. La démonstration en est suspendue : elle suppose établis les faits préalables examinés dans nos deux premières parties, éclairant au passage la source gaullienne de divers articles.

On partira donc de la première apparence : ce que fut la campagne portée par André Pironneau, rédacteur en chef de *L'Écho de Paris* puis directeur de *L'Époque*.

Jean-Paul THOMAS



Sous le regard d'Hitler, le tourbillon engloutit Daladier et Paul-Boncour tenant encore le rameau d'olivier de la Conférence du Désarmement.

Caricature de Sennep, *L'Écho de Paris*, 2 février 1933, BnF, Gallica.